

« MOURIR EFFECTIVEMENT AU MONDE » : L'ÉCRITURE SPIRITUELLE DE JACQUELINE PASCAL ENTRE MORTIFICATION ET RENOUVELLEMENT INTÉRIEUR

GIADA SILENZI

Abstract: This article examines the spiritual journey of Jacqueline Pascal, focusing on the central role that writing played in her religious vocation. It follows her progression from a celebrated poet in Parisian literary circles to her eventual commitment to the religious life at Port-Royal, where she embraced humility and simplicity under the guidance of Mother Agnès Arnauld. Central to this transformation is her reappropriation of language, which she turned into an instrument of inner purification, drawing on biblical models and Augustinian principles that shaped contemplative life at Port-Royal. The analysis of her meditation on the mystery of Christ's death demonstrates how Jacqueline Pascal's writing became an active spiritual practice, illustrating her stylistic shift from her earlier worldly poetry to a meditative and austere prose. Through the use of rhetorical devices such as repetition, her writing embodies the inner struggle for self-discipline and spiritual renewal, reflecting her commitment to her future religious life at Port-Royal.

Keywords: Jacqueline Pascal; poetry; Port-Royal; meditation; repetition.

English title: Mourir effectivement au monde: *The Spiritual Writing of Jacqueline Pascal Between Mortification and Inner Renewal*

Introduction

« Oubli du monde et du tout, hormis Dieu »¹, notait Pascal dans son *Mémorial* du 23 novembre 1654. Après cette nuit de feu, le philosophe se retira pendant quelques semaines à Port-Royal des Champs en janvier 1655. À sa sortie, au lieu de mener une vie de solitude, il renonça aux biens mondains² – le mariage, l'argent et la *libido sciendi* – au profit d'un nouveau rapport au monde, découlant d'une disposition intérieure plutôt qu'extérieure. La découverte de Dieu, opérée par la voie de la conversion, marque une rupture définitive et absolue qui s'apparente à une sorte de mort, un anéantissement total du sujet dans la certitude de sa présence, non seulement à travers la raison, mais plus sensible-

1 PASCAL 1991, volume 3, 50.

2 PASCAL 1991, volume 2, 406-407.

ment à travers le cœur. La conversion (du latin *conversio*, dérivé de *con-vertēre* : tourner vers) désigne, en effet, ce retournement du cœur qui, loin d'être définitif, progresse au fil du temps, en scandant l'existence chrétienne, ce dont témoigne la vie de Pascal lui-même. Jacqueline Pascal, sœur cadette du philosophe et confidente privilégiée, assiste à la transformation radicale de son frère à l'automne 1654.

Ses lettres³ à leur sœur aînée, Gilberte Périer, constituent le seul témoignage direct et contemporain⁴ des étapes parcourues, allant du désir intellectuel de conversion à la ferveur et à l'enthousiasme de la découverte intérieure. Religieuse depuis deux ans à Port-Royal de Paris sous le nom de Jacqueline de Sainte-Euphémie, elle reçoit régulièrement les visites du philosophe et devient sa directrice spirituelle pour une courte période⁵. Sous le regard attentif et la plume enjouée de Jacqueline, le « nouvel converti »⁶ s'engage dans un retrait du monde, qui le rapproche de sa sœur dans une intimité rappelant celle de l'époque de leur première conversion. C'est en effet Blaise qui avait été le principal artisan de sa conversion entre 1646 et 1647. Fille spirituelle⁷ du philosophe, elle avait renoncé à la poésie – qui lui avait valu l'admiration des mondains et de la cour – pour entrer en religion à Port-Royal. Ses écrits⁸, longtemps négligés,

3 Lettres du 8 décembre 1654, du 19 janvier 1655, du 25 janvier/8 février 1655 dans PASCAL 1991, volume 3, 61-75.

4 Le rôle de Jacqueline et Gilberte dans la conversion de Pascal a été souligné dans DESCAMPS 1982 et MESNARD 1982.

5 « Il [Pascal] ne voulait rien faire contre l'ordre qu'il [M. Singlin] lui avait donné par une lettre parfaitement belle qu'il lui écrivit, dans laquelle il me constituait sa directrice en attendant que Dieu fît connaître s'il voulait que ce fût lui qui le conduisit. Enfin, M. S[inglin] étant de retour, je le pressai de me décharger de ma dignité, et je fis tant que j'obtins ce que je désirais », *ibid.*, 73-74. Pour une biographie exhaustive de Jacqueline Pascal, consulter DELFORGE 2002.

6 *Ibid.*, 73.

7 Jacqueline conclut sa lettre du 26 octobre 1655 en reconnaissant Blaise comme son père spirituel : « J'ai bien intérêt que vous soyez tout à Dieu avec tout ce qui vous appartient, puisque je suis du nombre, par sa grâce autant pour le moins que par la nature ; car proprement je suis votre fille : je ne l'oublierai jamais », *ibid.*, 440.

8 La production littéraire de Jacqueline Pascal, incluant sa correspondance, sa poésie ainsi que ses écrits spirituels et pédagogiques, a été éditée dans le cadre de la vaste publication des *Ceuvres complètes* de Blaise Pascal et de son entourage par Jean Mesnard (PASCAL B. 1964-1992). À l'état actuel, aucune édition française n'a été entièrement consacrée au corpus de la religieuse. En revanche, des traductions de ses ouvrages en anglais (PASCAL J. 2003, éd. John J. Conley) et en italien (PASCAL J. 2017, éd. Domenico Bosco) ont vu le jour récemment.

retracent cet itinéraire, des salons au cloître, ponctué de tensions et de ruptures. Cet article se propose d'examiner le parcours spirituel de Jacqueline Pascal, en mettant en lumière le rôle central que l'écriture joue dans son renoncement au monde et sa quête d'une foi authentique. Il s'agira également d'analyser comment elle réinvestit le langage pour en faire un instrument de purification intérieure, sous l'influence du modèle biblique et des principes augustinien qui imprègnent la vie religieuse à Port-Royal.

La poésie : une inclination « bien naturelle »

Jacqueline Pascal pratique la poésie dès son enfance. Comme le rapporte Gilberte dans la *Vie* qu'elle lui consacre, sa cadette manifeste un vif intérêt pour la création poétique⁹ et, dès l'âge de huit ans, elle commence à composer des poèmes, révélant ainsi une précocité littéraire remarquable. Bien que, comme l'a démontré Philippe Sellier dans son étude sur *La Vie de Monsieur Pascal*¹⁰, le récit de Mme Périer s'inscrive dans la riche production légendaire du XVII^e siècle, son témoignage personnel est corroboré par des sources authentiques, notamment la correspondance de sa sœur. Les premiers poèmes conservés de Jacqueline datent de 1637. Encore très jeune – elle n'a que douze ans –, elle s'affirme néanmoins dans les cercles littéraires de l'époque, ce qui lui vaut l'estime tant des mondains que de l'entourage royal.

Elle compose des vers pour Anne d'Autriche, la Grande Mademoiselle, Richelieu et la Duchesse d'Aiguillon, entre autres. À Rouen, où la famille Pascal s'établit en 1640, elle devient la protégée de Corneille et, grâce à son soutien,

9 « Un jour par hasard je lisais des vers tout haut : cette cadence lui plut si fort, qu'elle me dit : "Quand vous voudrez me faire lire, faites-moi lire dans un livre de vers ; je dirai ma leçon tant qu'il vous plaira". Depuis ce temps elle parlait toujours de vers ; elle en apprenait beaucoup par cœur, car elle avait la mémoire excellente. Elle voulut en savoir les règles ; et enfin à huit ans, avant que de savoir lire, elle commença à en faire qui n'étaient point mauvais : cela fait voir que cette inclination lui était bien naturelle », FAUGÈRE 1845, 54-55.

10 Dans son article, « Pour une poétique de la légende : *La Vie de Monsieur Pascal* » (*Chroniques de Port-Royal*, 1982), Sellier met en lumière les caractéristiques propres au genre légendaire, notamment la progression narrative structurée par des *topoi* tels que la sainteté précoce, la conversion et la mort exemplaire. Il en souligne également les marques stylistiques, comme l'usage fréquent de l'hyperbole et la présence du narrateur « constamment inscrit dans le texte », SELLIER 1982, 64.

remporte le prix des Palinods¹¹ pour ses stances sur l'Immaculée Conception. Sur la base des 39 poèmes qui nous sont parvenus, nous pouvons distinguer deux phases distinctes de sa production. Pendant la première, alors qu'elle fréquente les salons parisiens et la cour, elle s'adonne principalement à la poésie d'amour et de circonstance. Entre 1637 et 1640, la rédaction de vingt-quatre poèmes est attestée. Suivant le modèle des grands poètes galants tels que Voiture, Benserade et d'Alibray, elle privilégie des formes brèves et figées – quatrains, dizains, épigrammes, rondeaux, sonnets –, un langage codifié et une toponymie conventionnelle¹². Ses textes s'articulent autour d'un répertoire de thèmes et de motifs clos mettant en valeur sa virtuosité. L'aspect ludique de sa pratique est particulièrement évident dans la composition de sonnets en bouts-rimés et de stances acrostiches, ou encore dans l'improvisation. Ces artifices témoignent d'une conception de la poésie comme un divertissement et un jeu de maîtrise technique, où la complexité des règles fait ressortir l'ingéniosité du poète. À une époque où le discours mondain valorise la finesse et l'esprit du poète, capable d'improviser un bon mot ou un compliment, Jacqueline se démarque pour sa prédisposition naturelle à manier avec aisance les codes poétiques conventionnels.

Pendant la période rouennaise, le goût de Jacqueline pour la mondanité s'atténue et la galanterie cède la place à un travail poétique plus inspiré. Entre 1640 et 1646, elle compose au moins treize poèmes¹³, dont cinq pièces en stances. Sous l'influence de Corneille, sa poésie s'oriente vers des formes plus libres et étendues, abordant des sujets amoureux, religieux et moraux¹⁴.

11 À la fin du XV^e siècle, la confrérie de la Conception de la Vierge, fondée à Rouen au XI^e siècle, avait institué un concours de poésie lors de la fête du 8 décembre. Le nom *Palinods*, du grecque *palinodie*, c'est-à-dire chant réitéré, désigne les genres poétiques prévoyant la répétition d'un même vers à la fin de chaque strophe. Chaque année, trois prix étaient attribués : la Palme et le Lys pour le chant royal, la Rose pour la Ballade et la Tour pour les stances. C'est ce dernier que Jacqueline a gagné avec son poème consacré à la Vierge. PASCAL 1991, volume 2, 257-260.

12 L'esthétique du jeu et la rhétorique de la brièveté constituent les traits fondamentaux qu'Alain Génétiot identifie dans la poésie galante du milieu du Grand Siècle. Voir GÉNÉTIOT 1997.

13 La datation d'une chanson et d'une sérénade reste incertaine, *ibid.*, 308-309.

14 Ses *Stances contre l'amour*, datées de février 1642, reflètent une conception stoïque de l'amour, « vainqueur des faibles âmes » (v. 1), que la raison fuit et méprise (v. 10), en trouvant dans la vertu « le beau rempart qui doit garder une âme » (v. 10). *Ibid.*, 273.

Malgré le jugement sévère que nous portons aujourd'hui sur ses vers, la poésie de Jacqueline Pascal¹⁵ répondait aux goûts de son époque. Ses poèmes circulaient entre Paris et Rouen, et certains d'entre eux ont même fait l'objet de publications dans des recueils collectifs¹⁶.

La conversion : de poétesse à postulante

En janvier 1646, après une chute, Étienne Pascal est soigné par les frères Deschamps, chirurgiens normands renommés, qui introduisent toute la famille à la lecture des œuvres de Jansénius, de l'abbé de Saint-Cyran et d'Antoine Arnauld. Blaise se convertit et entraîne sa sœur cadette dans sa nouvelle ferveur religieuse.

Vers la fin de l'année, Jacqueline reçoit la confirmation et, selon les mots de Gilberte, « l'on peut croire qu'elle y reçut véritablement le Saint-Esprit car depuis cette heure-là elle fut toute changée »¹⁷. Dans les mois suivants, alors que la santé de son frère Blaise se dégrade, Jacqueline l'accompagne à Paris et reste constamment à ses côtés. Plongée dans une atmosphère spirituelle profonde, elle assiste régulièrement aux sermons d'Antoine Singlin, confesseur de Port-Royal, au faubourg Saint-Jacques, tout en poursuivant ses lectures pieuses. À la

15 La production poétique de Jacqueline Pascal demeure largement méconnue et sous-évaluée. À notre connaissance, peu d'études lui ont été consacrées, parmi lesquelles GIRAUD 1909, GOYET 1982 et GHEERAERT 2003.

16 Dans le *Recueil de divers rondeaux* du libraire Courbé (COURBÉ 1639), ses deux poèmes, *Pour un autre, l'œil de Mélite* (mai 1637) et *Pour vous j'abandonnai mon cœur* (mai 1637), sont significativement précédés d'un poème de Benserade et suivis de deux de d'Alibray. Le sonnet sur la grossesse de la reine (mai 1638) est imprimé dans le *Jardin des Muses ou se voyent les fleurs de plusieurs agréables poésies recueillies de divers auteurs tant anciens que chez Sommaville et Courbé modernes* (SOMMAVILLE, COURBÉ 1643). Les *Stances contre l'amour* (février 1642) et *Consolation sur la mort d'une huguenote* (mai 1645) se trouvent dans le *Recueil de Sercy* (SERCY 1653). Les *Stances pour une dame amoureuse d'un homme qui n'en savait rien* (septembre 1643) figurent curieusement dans les *Œuvres* de Benserade (BENSERADE 1697), car le poème de Jacqueline avait suscité une réponse de la part du poète galant. Enfin, son texte le plus célèbre, la chanson *Sombres déserts, retraite de la nuit* (1645), est paru dans le *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant, avec le nom des auteurs tant des airs que des paroles. Suite de la première partie* (SERCY 1661). En outre, le grand succès de Jacqueline auprès de ses contemporains est attesté aussi par la publication en 1638 d'un petit in-quarto portant le titre de *Vers de la petite Pascal*. Cette plaquette contenait six poèmes consacrés à la reine, au roi, à la Grande Mademoiselle et à Mme de Morangis, qui prit l'initiative de les faire imprimer.

17 FAUGÈRE 1845, 62.

fin de l'année 1647, elle prend la décision d'entrer en religion. Avec le soutien de son frère, elle est présentée à la mère Angélique, abbesse de Port-Royal, et se place sous la direction de M. Singlin et de la mère Agnès Arnauld¹⁸.

Lorsque Blaise se charge d'informer son père de la vocation de Jacqueline en mai 1648, M. Pascal s'y oppose et fait surveiller ses enfants par leur gouvernante. Malgré l'interdiction de fréquenter Port-Royal¹⁹, la jeune fille réussit tout de même à s'y rendre clandestinement ou à y faire parvenir ses lettres. Pendant cette période, Jacqueline délaisse ses relations sociales pour privilégier la solitude dans son cabinet, où elle mène une vie presque monastique :

Et comme elle avait renoncé au monde dans son cœur, elle ne pouvait plus prendre plaisir aux divertissements comme elle faisait auparavant. De sorte que, quoiqu'elle cachât avec grand soin le dessein qu'elle avait de se donner à Dieu, on ne laissa pas de s'en apercevoir ; de sorte que voyant qu'elle ne pouvait plus le cacher, elle ne fit plus difficulté de se retirer peu à peu des compagnies et elle rompit absolument toutes ses habitudes²⁰.

Cette attitude retirée finit par convaincre son père de la sincérité de sa vocation, et, bien qu'il consente à son entrée au couvent, il lui demande de rester à ses côtés durant les dernières années de sa vie. Son éloignement se renforce lorsque les Pascal s'installent en Auvergne, chez les Périer. Jacqueline se retire dans sa chambre, située dans une mansarde particulièrement inconfortable, et ne sort que pour se rendre à l'église et pour prendre ses repas.

Jacqueline est appuyée et encouragée dans son choix de l'isolement par la mère Agnès, avec qui elle entretient une correspondance régulière. De cet échange, dix-huit lettres de la religieuse, écrites entre le 22 janvier 1650 et le 14 juin 1651, ont été conservées, tandis que celle de Mlle Pascal ont disparu.

18 Jeanne Arnauld, dite la mère Agnès (Tours, 1593 – Port-Royal des Champs, 1671), sœur d'Antoine Arnauld et de la mère Angélique, elle est l'une des figures les plus remarquables de l'abbaye. Elle est considérée comme l'auteure principale des *Constitutions de Port-Royal* (CONSTITUTIONS 1665). LESAULNIER, McKENNA 2004, 98-101.

19 Dans sa lettre datée du 19 juin 1648, Jacqueline sollicite de son père l'autorisation de faire une retraite de quelques semaines à Port-Royal de Paris afin de mettre à l'épreuve sa vocation religieuse. Toutefois, la réponse de M. Pascal ainsi que la suite donnée à cette demande restent inconnues. PASCAL 1991, volume 2, 615-619.

20 FAUGÈRE 1845, 65.

Vers la fin de mai 1650, Jacqueline est confrontée à un épisode qui marque un tournant significatif dans son cheminement vers Port-Royal. Un oratorien de Clermont, en train de traduire du latin les hymnes de l'Église, lui propose de mettre en vers sa traduction en prose. Le seul fruit de cette collaboration est l'adaptation de l'hymne de l'Ascension, *Jesu nostra Redemptio*. Jacqueline, qui avait délaissé la poésie après sa conversion, voit dans cette occasion une opportunité de travailler « pour la gloire de Dieu »²¹. Cependant, lorsqu'elle consulte ses directeurs de conscience, elle reçoit par l'entremise de la mère Agnès la réponse négative de M. Singlin : « Il vaut mieux que cette personne [Jacqueline] cache le talent qu'elle a pour cela que de le faire valoir, car Dieu ne lui en demandera point compte, puisque c'est le partage de notre sexe que l'humilité et le silence »²².

En l'encourageant à la discrétion et à la modestie, M. Singlin exhorte Jacqueline à se détacher de toute activité superflue susceptible de détourner son cœur de Dieu²³. « Silence et attente »²⁴, tel est le souhait du confesseur pour la future

21 Ibid., 67.

22 Lettre du 22 juillet 1650, ARNAULD 1858, volume 1, 171. Tony Gheeraert a mis en évidence la conception ambivalente de la poésie à Port-Royal, perçue simultanément comme l'une des expressions les plus élevées de l'esprit et comme l'une des déviations les plus dangereuses. Le pouvoir de la poésie réside dans le charme qu'elle exerce sur l'âme, en éveillant les passions. Selon le sujet qu'on y aborde, elle peut être utile ou nuisible. Elle est condamnée lorsqu'elle sert à flatter la vanité, que ce soit celle des auteurs ou des lecteurs, quand elle fait du plaisir sa seule finalité. En revanche, une pratique utile devient envisageable, voire encouragée, lorsque les vers sont mis au service des vérités religieuses. L'art peut rendre le vrai accessible à l'homme, mais un mauvais usage peut également captiver son attention sur la forme, au détriment du message spirituel. C'est précisément contre ce piège qu'Augustin met en garde : celui de réduire le signe à son signifiant, au lieu de saisir le signifié, c'est-à-dire la vérité spirituelle à laquelle il renvoie. Voir GHEERAERT 2003. Sur l'élaboration d'un système sémiotique à Port-Royal, fondé sur le dualisme de la nature humaine et, par conséquent, du langage, voir REGUIG-NAYA 2007.

23 D'après Mesnard, l'initiative de Jacqueline fut découragée non seulement pour des raisons spirituelles, mais aussi parce que Le Maître de Sacy avait lui-même traduit les hymnes dans les *Heures de Port-Royal*, imprimées en 1650. En comparant les deux versions, il conclut que « la traduction de Jacqueline, encore qu'elle se développe un peu trop en commentaire et qu'elle prête un accent oratoire à un original essentiellement lyrique, nous semble pourtant bien supérieure à celle de Sacy, tant pour la fidélité au texte latin que pour la qualité des vers », PASCAL 1991, volume 2, 731-732.

24 Lettre à la mère Agnès (été 1649), SINGLIN 2020, 296. Encore, « Ayez soin d'éviter toute ostentation, singularité, parole de suffisance et de complaisance. Menez une vie la plus intérieure et cachée qu'il vous sera possible », lettre à une religieuse de Montmartre (10 janvier 1653), *ibid.*, 376.

religieuse, afin qu'elle se consacre entièrement à sa vie spirituelle, « en rejetant les distractions et pensées vaines »²⁵. Le combat ascétique que Singlin encourage ne vise pas seulement les tentations corporelles, comme c'est souvent le cas dans l'ascétisme traditionnel, mais se concentre principalement sur la maîtrise des inclinations intérieures. Il préconise une vigilance constante contre la curiosité et la superfluité, qui affectent le cœur et l'esprit en les remplissant de pensées futiles et nuisibles pour l'âme.

L'austérité et la soumission que le confesseur encourage incarnent l'idéal d'un engagement total envers Dieu ne pouvant s'accomplir pleinement que dans un éloignement radical du monde : la vie cloîtrée. Cette réflexion prend forme dans sa vision de Port-Royal, « une maison solitaire et retirée, où Dieu y serait servi et le saint sacrement honoré, et où il n'y aurait que des âmes choisies et affectionnées à la pauvreté, au silence, à la solitude et simplicité »²⁶. Les vertus de la pauvreté et de la simplicité renvoient à un état d'humilité intérieure, un rejet volontaire des possessions matérielles et des ambitions personnelles. Le silence et la solitude sont les outils pour purifier l'âme, en la préservant des influences extérieures. Pour reprendre les mots de la mère Agnès, « ce n'est pas à une religieuse de Port-Royal de se produire »²⁷.

25 Lettre à une religieuse étrangère à Port-Royal (26 mai 1654), *ibid.*, 403.

26 Lettre à la mère Agnès (11 juin 1648), *ibid.*, 281.

27 Dans une lettre de mars 1663 – deux ans après la disparition de Jacqueline Pascal –, la mère Agnès écrit au chevalier Renaud de Sévigné, oncle de la célèbre marquise : « Je vous envoie de quoi vous occuper agréablement une demi-heure ; c'est la description du premier miracle de la Sainte Épine. C'est de l'ouvrage de la pauvre sœur Euphémie à qui je dis de le faire, sans l'avoir demandé à personne, de quoi l'on me fit réprimande, parce que ce n'est point à une religieuse de Port-Royal de se produire ; mais la loi n'est pas imposée aux justes, et à une juste consommée comme elle l'est maintenant », PASCAL B. 1908-1914, volume 6, 101. Bien que Jacqueline ait été dissuadée de composer des poèmes à ce moment-là, elle y revient six années plus tard, cette fois à la demande de la mère Agnès elle-même. En 1656, cette dernière lui confie la tâche de composer des vers célébrant le miracle de la Sainte Épine (voir « Vers sur le miracle de la Sainte Épine » (novembre 1656) dans PASCAL 1991, volume 4, 986-995). Si la guérison miraculeuse de sa nièce Marguerite Périer légitime le recours à l'art poétique, c'est dans une visée spirituelle et édifiante. Les vers deviennent alors le moyen le plus adéquat pour témoigner de la grâce de Dieu et pour magnifier son action. Ce qui pourrait sembler une contradiction évidente révèle, en réalité, une position nuancée, reconnaissant dans la poésie, lorsqu'elle est employée de manière appropriée, un outil spirituel efficace. Le cas du poème de Jacqueline Pascal sur le miracle de la Sainte Épine pose de nombreuses questions. Si la mère Agnès considère ce projet profitable d'un point de vue spirituel, en ce sens que les vers célèbrent le miracle divin et le rendent manifeste aux hommes, le contexte polémique dans lequel ils voient le

Se détacher du monde : un combat contre la langue

La correspondance entre la mère Agnès et Jacqueline Pascal met en lumière les difficultés de cette dernière à se conformer aux attentes de sa directrice. Jacqueline, désireuse de prononcer ses vœux dans les plus brefs délais, exprime à maintes reprises son impatience. Pour la mère Arnauld, cette précipitation reflète un manque de soumission à la volonté divine :

Il y a des âmes qui seraient infidèles à Dieu si elles ne se hâtaient d'exécuter les inspirations qu'il leur donne, et vous le seriez, au contraire, si vous ne vous soumettiez au retardement à quoi Dieu vous oblige, non seulement extérieurement, mais aussi du cœur, en vous soumettant paisiblement aux ordres de Dieu et rendant cette nécessité volontaire ; afin qu'il soit vrai de dire que la loi n'est point imposée aux justes, parce que ne voulant que ce que Dieu veut, ils accomplissent ses lois et ses préceptes avec une entière liberté et sans aucune contrainte²⁸.

Dieu exige de Jacqueline une confiance totale en ses desseins. La mère Agnès l'exhorte, en ce sens, à renoncer à toute forme de résistance et à s'abandonner entièrement à la Providence, acceptant avec humilité et sérénité les épreuves spirituelles.

« Vous devez haïr ce génie et les autres qui sont peut-être causes que le monde vous retient »²⁹, insiste la mère Arnauld, lui rappelant qu'elle doit renoncer à ses talents et à ses aspirations pour se consacrer pleinement à sa vocation. Ce qu'elle reproche à Jacqueline, c'est de demeurer attachée au monde alors qu'elle croit l'avoir abandonné. D'après Saint-Cyran, le détachement consiste

[...] en un vrai renoncement au monde, en la conversion de vos mœurs, en l'abnégation de votre propre volonté, et en une abnégation faite avec sincérité et sans déguisement, en une circonspection et une veille perpétuelle sur votre cœur, en une conduite de votre langue et de vos yeux ; vous pouvant assurer que l'aveuglement volontaire de ceux-ci est aussi nécessaire que le silence de celle-là³⁰.

jour suscite des doutes quant à leur véritable finalité. Pourquoi confier cette tâche à une religieuse ? Ce poème était-il destiné à une circulation interne, ou avait-il pour dessein de franchir les murs du monastère et d'atteindre un auditoire plus large ? Cette ambiguïté concernant l'intention et la portée du poème mériterait d'être explorée.

28 Lettre du 15 septembre 1650, ARNAULD 1858, volume 1, 175.

29 Lettre du 5 août 1650, *ibid.*, 173.

30 SAINT-CYRAN 1647, volume 2, 727.

Le renoncement intérieur, sincère et total à soi-même, exige une vigilance constante sur ses actions et ses paroles, la maîtrise des sens et des pensées étant essentielle pour avancer spirituellement. Le silence préserve l'intégrité de la communication avec Dieu, en évitant les pièges du langage humain, trop souvent lié à la vanité et à la tentation du péché. Selon Saint-Cyran, l'action de la grâce divine peut atténuer, mais non effacer d'un coup les mauvaises inclinations. Pour cette raison, l'âme est appelée à mener un « combat continu »³¹, en plaçant sa confiance en Dieu tout en se défiant de soi-même. Le retrait devient la *conditio sine qua non* pour mener cette guerre intérieure du cœur.

Ainsi que le démontre Hélène Michon, dans cette spiritualité du *contemptus mundi*, toute lutte se centre sur le retrait et le combat contre les concupiscences se transforme en un combat contre la langue : « Parce que la langue est le symbole du commerce avec les hommes, au moment où elle devient dans le monde l'outil de la conversation, lieu de toute sociabilité, elle reste aux yeux des directeurs de Port-Royal l'outil de la corruption, l'instrument de la médisance et de la critique, ennemie de la charité »³².

D'après la mère Agnès, la langue de Jacqueline révèle son attachement au monde. Le langage, en tant qu'instrument privilégié de l'amour-propre, demeure chez elle le vecteur d'une pratique mondaine de la parole, ancrée dans la civilité. La directrice reproche à la future religieuse de recourir à des formalités excessives : « Ne nous faites plus tant d'honneur et de déférence, je vous en supplie. Nous n'usons point céans du mot de Révérence ; on dit simplement, ma mère ; et moi je vous dis avec plus de vérité que de cérémonie, que je suis [...] »³³. Bien que Jacqueline cesse d'utiliser des titres de révérence dans les lettres suivantes, elle persiste néanmoins dans d'autres manières cérémonieuses, telles que l'habitude mondaine de laisser des espaces pour marquer le respect :

31 « Toute la vie d'un Chrétien depuis la conversion est une milice et un combat continu, comme dit Job, qui l'éprouvait ainsi dans lui-même, quelque sainteté qu'il eut ; aussi bien que l'Apôtre S. Paul », *ibid.*, 445-446. Encore : « Quand le combat ne serait pas continu, il faudrait que le travail le fût. Car l'oisiveté et le relâchement est le grand hameçon du Diable, et qui avec le moindre appât lui suffit pour nous prendre », SAINT-CYRAN 1645, volume 1, 490.

32 MICHON 2023, 64.

33 La lettre est dépourvue de formules de salutations. Lettre du 16 août 1650, ARNAULD 1858, volume 1, 174.

[...] en vous corrigeant de cette cérémonie, vous persévérez dans une autre, qui est de laisser des espaces comme à une dame du monde. Quand vous aurez retranché cette superfluité, je dirai que vous commencez à être à notre mode et que vos respects seront différents de ceux du monde, qui n'ont que de l'apparence, au lieu que les vôtres sont de la nature des devoirs qu'on rend à Dieu, qui sont en esprit et en vérité ; c'est pourquoi je désire que vous ne mêlangez plus ces civilités qui ne nous appartiennent point, avec des effets si solides³⁴.

Les pratiques mondaines, fondées sur des conventions extérieures et des formalités vides de sens, trouvent leur source dans l'amour-propre. Le code de la civilité, relevant de l'apparence et de l'affectation, se heurte aux principes de sincérité et de pauvreté spirituelle, qui sont l'expression de la vérité intérieure.

À ce propos, la mère Agnès invite sa dirigée à suivre l'exemple des saintes de l'ordre cistercien, en particulier dans les vertus de l'humilité et de la simplicité.

L'humilité les empêchait de faire des compliments, et la simplicité ne leur permettait pas de faire des vers, quand elles en eussent eu le talent. Elles ne désiraient autre chose, comme il est dit dans la sentence, que d'être les plus abjectes en la maison de Dieu, et d'y marcher en innocence, sans curiosité et sans désirer d'être savantes ; témoin sainte Ludgarde qui refusa le don que Dieu lui avait fait d'entendre le Psautier. [...] Que si Dieu mettait quelque bien en nous, ou de ceux de l'esprit qui sont les lumières et les connaissances des vérités, ou des biens du cœur qui sont les vertus, qu'il fallait s'en dépouiller devant Dieu comme n'étant pas à nous, mais à lui ; et qu'il n'y avait pas d'autre moyen de s'enrichir qu'en s'appauvrissant de la sorte³⁵.

La mère Agnès met en garde Jacqueline contre les dangers de la vanité et de la curiosité intellectuelle³⁶.

34 Lettre du 23 septembre 1650, *ibid.*, 176.

35 Lettre du 4 novembre 1650, *ibid.*, 177.

36 Dans un contexte où l'Église limitait l'accès des femmes à la théologie, à l'exception des ouvrages de piété, l'ignorance était considérée comme une vertu, justifiée par l'idée que la faiblesse naturelle de l'esprit féminin le rendait plus vulnérable à l'influence démoniaque. La *libido sciendi*, condamnée à Port-Royal comme ailleurs, représentait un risque accru pour les religieuses, susceptibles de s'écarter de leur vocation spirituelle en cédant à la tentation de s'introduire dans un domaine traditionnellement réservé aux hommes. Voir CHÉDOZEAU 1997 et COUSSON 2012.

Pour progresser dans la foi, l'âme doit reconnaître ses talents comme des dons de Dieu et les lui offrir en retour. Par cet acte de renoncement volontaire, elle se libère de l'emprise de l'orgueil, se disposant ainsi au renouvellement intérieur qu'entraîne le combat contre soi-même.

D'après Gilberte, Jacqueline aurait suivi les exhortations de la mère Agnès, en faisant de sa retraite³⁷ un temps de prière, travail et recueillement. La *Vie* présente les aspects pratiques de la vie de Jacqueline. D'une part, elle souligne ses actes de charité, notamment son travail manuel pour les pauvres, ainsi que son assistance dévouée aux membres de sa famille malades. D'autre part, le récit insiste sur les rigoureuses mortifications corporelles que Jacqueline s'impose : « Ma sœur ajoutait à tout cela des mortifications du corps fort grandes »³⁸. Elle s'expose au froid dans une chambre sans cheminée, pratique des privations alimentaires en mangeant à peine et en s'abstenant de viande, et renonce au repos par des veilles prolongées. Jacqueline décide également de s'habiller comme une religieuse, en adoptant des vêtements inconfortables et en coupant ses cheveux :

Elle avait une prévoyance admirable ; car considérant que l'habit de religion, dans les différences qui faisant de la peine au corps empêchent l'esprit de se perfectionner, pour se munir contre cela, elle s'avisa de s'accoutumer en ce qu'elle pourrait aux choses qui sont les plus pénibles. Pour cet effet elle se fit faire des souliers fort bas, elle s'habilla sans corps de jupe, elle coupa ses cheveux, et prit plusieurs coiffes même trop grandes et plus embarrassantes que n'aurait pas été un voile³⁹.

Ce récit de la retraite contribue à façonner l'image de Jacqueline en tant que religieuse exemplaire, dévouée au service des autres tout en conservant son détachement intérieur. Alors que Gilberte met en avant les actes de charité et les pratiques ascétiques de sa sœur, elle évoque brièvement au début ses occupations intellectuelles : « Cette retraite n'était point oisive, car outre son office qu'elle disait régulièrement et la lecture qui l'appliquait beaucoup parce qu'elle faisait des recueils, elle occupait le reste de son temps à travailler pour les pauvres »⁴⁰.

37 FAUGÈRE 1845, 68-70.

38 Ibid., 69.

39 Ibid., 70.

40 Ibid., 68.

La narratrice atténue la véritable portée des activités intellectuelles de Jacqueline en les réduisant à la simple lecture. Cependant, en mentionnant la préparation de recueils, elle fait allusion à un travail de compilation et d'organisation qui témoigne d'une étude spirituelle méthodique et approfondie. En reléguant les activités intellectuelles de Jacqueline au second plan dans l'économie du récit, Gilberte met l'accent sur la dimension pratique de la retraite de sa sœur, cherchant ainsi à conformer son image à l'idéal religieux féminin de l'époque, qui valorise l'engagement actif plutôt que l'étude. Ce choix narratif dissimule une finalité apologétique claire, visant à réfuter les accusations d'érudition portées contre la communauté de Port-Royal pendant les persécutions des années 1660. Jacqueline, en particulier, joua un rôle prépondérant dans l'affaire du Formulaire⁴¹, qui éclata en 1661. Lorsqu'on demanda à la communauté de signer, elle prit la plume pour dénoncer l'état déplorable de l'Église, menacée par l'hypocrisie et les compromis doctrinaux. Sa célèbre lettre du 23 juin⁴², adressée à Antoine Arnauld, avait attiré les critiques non seulement des ennemis du monastère, mais aussi de la faction la plus rigide de ses partisans, qui voyaient dans cette audace un danger spirituel et politique. Martin de Barcos, neveu de l'abbé de Saint-Cyran et son successeur, condamna sans réserve l'intellectualisme de Jacqueline Pascal, accusée d'avoir poursuivi des « connaissances inutiles et dangereuses »⁴³ – une attitude qu'il jugeait inadmissible chez une religieuse.

41 Il s'agit du Formulaire promulgué par le pape Alexandre VII le 16 octobre 1656, qui condamnait l'*Augustinus* (1640) de Jansénius, ainsi que son interprétation de la théorie augustinienne de la grâce, jugée comme hérétique. La lutte contre le jansénisme se durcit en 1661, lorsque Louis XIV rendit obligatoire la signature du Formulaire par tous les ecclésiastiques du royaume, y compris les religieuses. Face à l'opposition de Port-Royal, il intensifia les persécutions contre la communauté, qui perdurèrent jusqu'à la Paix de l'Église en 1669.

42 Voir PASCAL B. 1964-1992, volume 4, 1081-1093. Jacqueline, sous-prieure à Port-Royal des Champs, rédige une lettre destinée à Angélique de Saint-Jean qu'elle joint à une missive adressée à M. Arnauld, véritable destinataire des deux textes. C'est dans cet échange qui figure sa célèbre phrase : « Je sais bien que ce n'est pas à des filles à défendre la vérité ; quoiqu'on peut dire, par une triste rencontre du temps et du renversement où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques », *ibid.*, 1086.

43 Lettre à Madeleine de Ligny (mai 1662), dans BARCOS 1956, 339. Barcos écrit à la mère de Ligny, abbesse de Port-Royal, après la mort de Jacqueline Pascal, après avoir lu sa lettre sur le formulaire. Sur l'attitude de Barcos et des religieuses face à la théologie et à la controverse, voir TIMMERMANS 1994.

La *Vie* de Gilberte met en avant la spiritualité ascétique de Jacqueline, tout en occultant son travail intellectuel. Cette démarche vise à projeter une image de sa sœur conforme à la stratégie défensive de Port-Royal, qui, pendant les persécutions, s'appuyait sur l'ignorance des religieuses⁴⁴ en matière théologique comme argument central. En valorisant les qualités religieuses et morales de Jacqueline Pascal, Mme Périer a contribué à reléguer au second plan la reconnaissance de son statut intellectuel.

La méditation sur le mystère de la mort de Jésus-Christ

Le parcours de Jacqueline Pascal trouve un nouvel élan entre mai et juin 1651, lorsqu'elle rédige son seul ouvrage spirituel sur le mystère de la mort du Christ⁴⁵. Ce texte est inspiré par un billet de la mère Agnès qui l'invite à méditer sur ce même sujet à l'occasion de la fête de l'Ascension :

J'ai tiré pour vous le mystère de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je vous dirai qu'il m'est échu le même mystère [...] Tâchons donc, ma chère sœur, de pratiquer la vertu de notre mystère, qui est la volontaire acceptation de la mort en ne refusant point de mourir plusieurs fois le jour à nos inclinations pour honorer cette mort divine qui est le principe de notre vie⁴⁶.

Le texte de Jacqueline Pascal est structuré en cinquante-et-un paragraphes de longueur variable, chacun numéroté de manière progressive. Chaque article suit une structure interne rigide et bipartite : la première partie est dédiée à la contemplation du mystère de la mort du Christ, tandis que la seconde partie se concentre sur sa résolution pratique. Ainsi, chaque paragraphe s'ouvre-t-il par une réflexion théorique sur la mort du Christ, avant de passer à une application concrète dans la vie quotidienne de Jacqueline. En établissant un parallèle entre la mort de Jésus et sa propre « mort au monde », elle en tire des enseignements

44 Voir KOSTROUN 2011.

45 Ce texte, rarement étudié pour lui-même (voir CONLEY 2019), est généralement comparé à *L'Abrégé de la vie de Jésus-Christ* de Pascal (voir MICHON 2018). Nous signalons une réédition récente, réalisée par Gaspard-Marie Janvier et consacrée à la méditation de Blaise et Jacqueline sur le mystère de Jésus, qui rassemble ces deux textes ainsi que *Le Mystère de l'agonie de Jésus* (PASCAL B., PASCAL J. 2011).

46 Lettre du 20 mai 1651, PASCAL 1991, volume 2, 186-187.

pratiques pour cultiver le détachement spirituel et « prévenir [s]a mort réelle par la mystique ». La dimension didactique du texte est accentuée par l'usage fréquent de formules telles que « j'apprends de là que [...] » ou « cela m'apprend à [...] », qui introduisent presque systématiquement la deuxième partie de chaque paragraphe.

Ainsi que la mère Agnès le souligne dans son billet, cette mort implique un choix volontaire et réitéré de suivre l'exemple évangélique, en renonçant à sa propre volonté. Ses mots trouvent écho tout au long de la méditation de Jacqueline, où l'idée de la mort à soi-même prend la forme du combat perpétuel, tel que préconise la spiritualité saint-cyranienne :

XXVII.

Jésus eut après sa mort le côté percé d'un coup de lance, et il en sortit de l'eau et du sang qui était resté liquide par miracle, et cette plaie est toujours demeurée ouverte, depuis même sa résurrection.

J'apprends de là qu'après avoir fait mourir en moi la chair, et avec elle toutes les passions qui sont sa vie comme la charité est la vie de l'âme, il faut encore persécuter surtout la principale et celle où résidait plus particulièrement la vie de la chair, quoique je ne sente plus qu'elle ait aucune vie, et que je dois, par des mortifications continuelles, lâcher de l'étouffer comme si elle ne l'était pas déjà ; afin que pratiquant tout ce qui lui est contraire, je forme, moyennant la grâce de Dieu, une habitude qui, passant en naturel, soit sa mort véritable à mon égard, et soit comme la plaie du cœur de mon Sauveur, après laquelle il ne pouvait plus vivre naturellement, afin que par cette plaie sortent tous les restes de la faiblesse et de la force humaine, qui ne servent qu'à me rendre incapable du bien et capable du mal, lequel résidait dans ce cœur, et qui, par un prodige funeste, reste encore en nous après être mort au monde. Et il faut sans cesse rouvrir cette plaie afin qu'elle ne se referme jamais tout-à-fait⁴⁷.

Pour « mourir au monde », il est nécessaire de « persécuter » les passions et les attachements terrestres. Le champ lexical de la mort, omniprésent dans le texte, est associé à l'idée d'un combat acharné et douloureux contre soi-même, comme le souligne la répétition du terme « plaie », utilisé à quatre reprises. Le côté percé du Christ devient, selon Jacqueline, une métaphore puissante de la lutte incessante pour mortifier à la fois le corps et l'esprit. Cette blessure, d'où s'écoulent le sang et l'eau, doit rester ouverte, pour laisser les faiblesses

47 Ibid., 755.

humaines qui infectent l'âme de s'écouler. Par la pratique de « mortifications continues », l'âme se purifie des passions et s'élève à Dieu.

Le passage est structuré par l'accumulation d'éléments explicatifs, d'incises et de propositions subordonnées en cascade, qui développent la réflexion. Cette construction syntaxique engendre un effet de crescendo, introduisant une sensation de suspension à l'approche de la conclusion. Les périodes longues sont cadencées par des pauses régulières, marquées par l'usage des virgules et des points-virgules, qui segmentent la phrase et créent une alternance entre parole et silence, ce qui favorise l'introspection.

L'écriture au service de l'âme : le rôle de la répétition

Dans la méditation de Jacqueline Pascal, la mort n'est pas simplement une thématique religieuse, liée au renoncement à soi-même, mais un véritable principe constitutif de sa dynamique d'écriture. Le combat spirituel, marqué par la soumission de la volonté propre, se traduit par un combat linguistique, qui vise à discipliner l'expression personnelle. À travers un exercice de contrôle rigoureux, le langage lui-même participe pleinement au processus d'anéantissement du moi.

La répétition intervient en tant que dispositif de structuration, tant au niveau macrotextuel que microtextuel. À l'échelle macrotextuelle, elle donne forme, cohérence et cohésion à l'ensemble du discours, en inscrivant les thèmes dans une progression spirituelle ininterrompue. Sur le plan microtextuel, elle rythme la méditation à différents niveaux : phonique, avec des allitérations, des assonances et des homéotéleutes ; lexical, par l'emploi de polyptotes et de dérivations ; et syntaxique, à travers des procédés tels que l'anaphore, le parallélisme et le chiasme.

L'anaphore joue un rôle architectural, thématique et rythmique⁴⁸ particulièrement évident à l'intérieur du texte. À travers la répétition des expressions « j'apprends de là [...] » et « cela m'apprend [...] », elle confère à la méditation une structure rigoureuse, où chaque reprise anaphorique marque une progression dans l'apprentissage spirituel de l'auteure. L'anaphore transcende ainsi sa

48 BONHOMME 1998, 44.

simple fonction stylistique pour devenir un outil essentiel de discipline, répondant à la visée autodidactique du texte.

Le mécanisme répétitif constitue un moteur⁴⁹ de la réflexion de Jacqueline, agissant comme une sorte de « matrice »⁵⁰ à engendrer du discours :

XVI

Jésus meurt tout nu.

Cela m'apprend à me dépouiller de toutes choses.

XVII

Encore que Jésus ait bien voulu souffrir ce dépouillement, il ne s'est pas néanmoins dépouillé soi-même.

Cela m'apprend non seulement à me dépouiller moi-même de toutes choses, mais à souffrir que Dieu m'en dépouille par quelque voie que ce soit⁵¹.

Ces deux brefs paragraphes condensent visiblement l'essence du discours de Jacqueline. Le texte se tisse, ici, grâce à un réseau de variations et reprises à l'identique, conférant aux phrases une harmonie rythmique et sonore. En recourant à la dérivation (« dépouiller-dépouillement »), augmentée du polypote (« dépouiller-dépouillé-dépouille ») et de la répétition du verbe « souffrir », suggère une opération d'appauvrissement lexical délibéré. Le choix de se servir d'un vocabulaire restreint reflète un souci de contrôle et de vigilance sur le langage, poussant l'expression verbale jusqu'à l'épuisement. De cette façon, sa méditation sur le renoncement spirituel et matériel au monde se manifeste également, sur le plan textuel, dans un style sobre et clair, voire « dépouillé ».

En considérant le phénomène de la répétition en tant qu'intentionnel et structurant, ses effets pragmatiques émergent : « si dire c'est faire, répéter c'est faire doublement, c'est accomplir une besogne, c'est viser ostensiblement un effet discursif »⁵². Chez Jacqueline Pascal, ce mécanisme, fournissant à la fois

49 « Chaque terme présupposant celui qui le précède, la répétition est le moteur de la dynamique textuelle, engagée qu'elle est dans un double mouvement, de retour en arrière vers un déjà-dit d'une part, de nouvelle impulsion qui lance un à-dire d'autre part, tandis qu'à la lecture linéaire se superpose une lecture tabulaire du texte fondée sur une logique sérielle », RABATEL, MAGRI 2015, 3.

50 MAGRI-MOURGUES 2015 ; PAISSA, DRUETTA 2020, 13.

51 PASCAL 1991, volume 2, 752.

52 PAISSA, DRUETTA 2020, 12. Les travaux d'Agathe Mezzadri envisagent l'ensemble de l'œuvre

le matériel thématique et sonore du texte, engendre un martèlement des propos et crée un rythme incantatoire, hypnotique, contribuant à l'intériorisation du message spirituel et à l'auto-persuasion. La répétition peut être envisagée comme « un acte d'énonciation, associé à une dimension qu'on pourrait qualifier de performative. Par la vertu de la répétition, on veut faire être le monde, inférant que plus la chose est invoquée, plus elle a de chances de se réaliser, sur le modèle de l'incantation »⁵³. Alain Rabatel, dans son étude sur la litanie, évoque « la force instituante de la répétition de mots, de formules » à propos de la valeur performative du métadiscours religieux, comme une tentative de la part des croyants de « réduire la distance avec Dieu en matérialisant la présence de l'absent »⁵⁴.

Au niveau syntaxique, le parallélisme intervient comme un procédé structurant la progression du discours spirituel. Loin d'être un simple mécanisme formel, cette construction place l'imitation du Christ au cœur même de l'écriture, faisant de celle-ci le vecteur d'un véritable avancement spirituel :

XXXIII.

Jésus fait paraître qu'il est mort, non seulement par ses habits, qui ne sont pas autres que ceux des morts, et par la maison qu'il habite qui est le sépulcre, mais aussi par toutes les postures de son saint corps.

Cela m'apprend qu'il faut témoigner au monde que je suis morte pour lui, non seulement par mes habits et par ma maison, mais aussi par toutes mes actions⁵⁵.

Le parallélisme instaure, à travers sa structure, le processus d'imitation christique sur le plan linguistique et textuel. En reliant systématiquement la mort de Jésus au renoncement personnel, il inscrit dans le texte un mouvement d'élévation spirituelle, où chaque élément associé au Christ trouve son écho dans l'expérience de l'auteure. Ainsi, par un jeu de miroir, les habits, le sépulcre et les postures de Jésus se reflètent dans les habits, la maison et les actions de Jac-

de Fénelon sous le prisme de la répétition, conçue comme un outil de « purification de l'écriture » (MEZZADRI-GUEDJ 2020, 19) qui, dans la perspective du pur amour, viserait à atteindre un pur style (voir aussi MEZZADRI 2015).

53 RABATEL, MAGRI 2015, 9.

54 RABATEL 2015, 26-27.

55 PASCAL 1991, volume 2, 757.

queline, en parvenant à établir une symétrie formelle le notable entre les deux phrases.

Si les procédés répétitifs jouent un rôle essentiel dans la connexion de l'auteure avec le divin, ils permettent aussi à Jacqueline Pascal de se fondre virtuellement dans la communauté de Port-Royal, dans un acte de communion spirituelle. Dans le paragraphe conclusif, le cinquante-et-unième, elle recopie des phrases tirées du billet de la mère Agnès, marquant ainsi la singularité de cet article par rapport aux autres qui le précèdent :

LI.

Le mystère de la mort de Jésus renferme tous les autres qui l'ont précédé, puisqu'ils se devaient tous terminer à cette mort, qui devait seule opérer la rédemption du monde.

Ce qui nous apprend que dans une âme tous les bons mouvements, tous les bons désirs, les bonnes actions que Dieu lui fait faire, n'ont leur perfection et ne contribuent point à son salut, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à ce point d'opérer la mort de la volonté, qui s'anéantit heureusement dans celle de Dieu : après quoi la résurrection ne peut manquer de suivre, qui donne une vie nouvelle à ces âmes, lesquelles ont renoncé au principe de la mort spirituelle, qui est la propre volonté. Amen⁵⁶.

Dans ce passage conclusif, l'auteure adapte et réoriente le billet de la mère Agnès. L'ajout de l'expression « ce qui nous apprend que » transforme la réflexion théologique de sa directrice en un outil didactique. Cette reformulation, marquant un glissement vers une dimension pragmatique, reflète la volonté de Jacqueline Pascal d'embrasser pleinement sa vocation. En remplaçant « la vie immortelle » par « une vie nouvelle », elle restreint la portée universelle des mots de la mère Arnauld, qui s'adressait, dans sa réflexion, à tous les chrétiens. Jacqueline, pour sa part, vise essentiellement les âmes qui sont « mortes au monde », c'est-à-dire les religieux. Le dernier point à souligner est le passage du singulier « cette âme qui a renoncé » au pluriel « ces âmes, lesquelles ont renoncé ». Cette transition renforce l'utilisation du pronom « nous » dans la formule « ce qui nous apprend », qui n'apparaît qu'à cette seule occasion tout au long du texte.

56 Ibid., 762.

À travers cet exercice de recopiage et d'adaptation, Jacqueline s'approprié les mots de la mère Agnès, en intégrant la leçon spirituelle de Port-Royal à son discours personnel. Sa méditation, conduisant à l'anéantissement de soi en tant qu'individu, aboutit à la fusion de sa voix singulière dans une voix chorale, symboliquement évoquée par le « nous ». Elle parvient, ainsi, à transcender sa propre individualité pour s'inscrire dans une parole collective, qui est celle de la communauté religieuse à laquelle elle souhaite appartenir.

Conclusion

Dans son cheminement spirituel vers Port-Royal, Jacqueline Pascal embrasse une « mort au monde active »⁵⁷, marquée par une « soumission active à l'événement »⁵⁸ et un « exercice militant »⁵⁹ de l'humilité, comme l'a souligné Pierre Magnard. Dans sa méditation sur le mystère de la mort du Christ, elle s'engage dans une dynamique d'écriture que l'on pourrait, elle aussi, qualifier d'« active ». À travers la rhétorique de la répétition, qui se manifeste sur le plan phonique, lexical et syntaxique, et qui trouve son accomplissement dans la citation, elle exploite des procédés stylistiques qui relèvent de l'exercice poétique. Cependant, son discours, de nature pragmatique et spirituelle, s'éloigne de la recherche ludique et esthétique qui avait longtemps animé sa poésie, pour emprunter une direction résolument « anti-mondaine ».

Cette transition marque le passage d'une versification rigide, où la métrique impose une unité de forme plus que de sens et conduit à l'artifice et au virtuosisme, à une prose nourrie par l'influence biblique. La rhétorique des Écritures fournit à Jacqueline un espace de médiation entre poésie et prose, là où le verset⁶⁰ se situe à mi-chemin entre ces deux formes. La reconversion de son talent poétique se réalise à travers le réinvestissement des procédés stylistiques, inspirés par la rhétorique sacrée, qui s'appuie sur la répétition et, en particulier, le parallélisme pour structurer le discours religieux.

57 MAGNARD 1982, 147.

58 Ibid., 148.

59 Ibid.

60 D'après Olivier Jouslin, le verset constitue « le lieu de la rupture entre la prose et le vers ». Voir JOUSLIN 2003, 718.

La répétition inscrit le texte dans une dimension atemporelle proche du rituel liturgique. À travers décomposition analytique du mystère, l'énumération constante des leçons pratiques et la répétition, Jacqueline purifie le langage jusqu'à son épuisement. Ce rituel sacrificiel trouve son accomplissement dans le passage conclusif, où, à travers les mots de la mère Agnès, un nouvel élan spirituel se manifeste, refondant ainsi le discours sur la vérité évangélique.

De cette manière, une véritable osmose se réalise entre le contenu et la forme du discours, qui devient elle-même signifiante. Pour reprendre la définition de Véronique Magri, on pourrait parler de « forme-sens », qu'elle décrit « comme processus de réalisation du sens lié aux caractéristiques formelles du texte, comme sa structure et son rythme. Une poétique se définit qui se caractérise par le redoublement de ce qui est dit par la forme qui l'exprime et signifie elle-même »⁶¹.

Jacqueline Pascal forge ainsi une écriture mortifiante et mortifiée à la fois, qui actualise son sacrifice du talent poétique, marque d'une individualité particulière, pour embrasser ce qu'elle appelle, par une expression oxymorique particulièrement pertinente, la « vie de mort »⁶² qui l'attend à Port-Royal. En faisant du langage le véhicule de son renouvellement intérieur, elle s'efforce de ramener son écriture à l'expression de la vérité, dans une quête constante de réconciliation entre forme et sens.

GIADA SILENZI

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI UDINE*

61 MAGRI 2020, 12.

62 PASCAL 1991, volume 2, 750.

* silenzi.giada@spes.uniud.it; Università degli Studi di Udine, DILL: Dipartimento di Lingue e letterature, comunicazione, formazione e società, Via Petracco 8, 33100 Udine UD, Italie.

BIBLIOGRAPHIE

ARNAULD 1858 = AGNÈS ARNAULD, *Lettres de la mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal*, Paris, Benjamin Duprat, 1858.

BARCOS 1956 = MARTIN DE BARCOS, *Correspondance de Martin de Barcos, abbé de Saint-Cyran, avec les abbesses de Port-Royal et les principaux personnages du groupe janséniste*, éd. LUCIEN GOLDMANN, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.

BENSERADE 1697 = ISAAC DE BENSERADE, *Les œuvres de Monsieur de Benserade*, Paris, Charles de Sercy, 1697.

BONHOMME 1998 = MARC BONHOMME, *Les figures clés du discours*, Paris, Seuil, 1998.

CHÉDOZEAU 1997 = BERNARD CHÉDOZEAU, « Idéal intellectuel et vie monastique à Port-Royal », *Chroniques de Port-Royal* 37 (1997), 57-74.

CONLEY 2019 = JOHN J. CONLEY, *The Other Pascals: The Philosophy of Jacqueline Pascal, Gilberte Pascal Périer, and Marguerite Périer*, Notre Dame, University of Notre Dame Press, 2019.

CONSTITUTIONS 1665 = *Constitutions du monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement*, Mons, Gaspard Migeot, 1665.

COURBÉ 1639 = AUGUSTIN COURBÉ (éd.), *Recueil de divers rondeaux*, Paris, Augustin Courbé, 1639.

COUSSON 2012 = AGNÈS COUSSON, *L'écriture de soi. Lettres et récits autobiographiques des religieuses de Port-Royal. Angélique et Agnès Arnauld, Angélique de Saint-Jean Arnauld d'Andilly, Jacqueline Pascal*, Paris, Honoré Champion, 2012.

DELFORGE 2002 = FRÉDÉRIC DELFORGE, *Jacqueline Pascal, 1625-1661. Biographie*, Paris, Classiques Garnier, 2002.

DESCAMPS 1982 = GENEVIÈVE DESCAMPS, « Jacqueline et Gilberte Pascal, témoins de la conversion de Blaise », *Chroniques de Port-Royal* 31 (1982), 31-44.

FAUGÈRE 1845 = ARMAND-PROSPER FAUGÈRE, *Lettres, opuscules et mémoires de Mme Périer et de Jacqueline, sœurs de Pascal, et de Marguerite, sa nièce*, Paris, Vatou, 1845.

GÉNÉTIOT 1997 = ALAIN GÉNÉTIOT, *Poétique du loisir mondain, de Voiture à La Fontaine*, Paris, Honoré Champion, 1997.

GHEERAERT 2003 = TONY GHEERAERT, *Le chant de la grâce. Port-Royal et la poésie d'Arnauld d'Andilly à Racine*, Paris, Honoré Champion, 2003.

GIRAUD 1909 = VICTOR GIRAUD, « Une héroïne cornélienne : Jacqueline Pascal », *Revue Des Deux Mondes* 4 (1909), 872-910.

GOYET 1982 = THÉRÈSE GOYET, « Une poétesse de douze ans : Jacqueline Pascal », *Chroniques de Port-Royal* 31 (1982), 127-136.

JOUSLIN 2003 = OLIVIER JOUSLIN, « Pascal poète en prose », *Dix-septième siècle* 221(4) (2003), 715-747.

KOSTROUN 2011 = DANIELLA KOSTROUN, *Feminism, Absolutism, and Jansenism: Louis XIV and the Port-Royal Nuns*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011.

LESAULNIER, MCKENNA 2004 = JEAN LESAULNIER, ANTONY MCKENNA (éds.), *Dictionnaire de Port-Royal*, Paris, Honoré Champion, 2004.

MAGNARD 1982 = PIERRE MAGNARD, « La spiritualité de Jacqueline Pascal », *Chroniques de Port-Royal* 31 (1982), 137-152.

MAGRI 2020 = VÉRONIQUE MAGRI, « Frères migrants de Chamoiseau, une poétique en abyme », *L'Entre-deux* 7(1) (2020). URL: <https://hal.science/hal-02902611v1> (dernière consultation le 11 mars 2025).

MAGRI-MOURGUES 2015 = VÉRONIQUE MAGRI-MOURGUES, « L'anaphore rhétorique dans le discours politique. L'exemple de N. Sarkozy », *Semen* 38 (2015). URL: <https://doi.org/10.4000/semen.10319> (dernière consultation le 11 mars 2025).

MESNARD 1982 = JEAN MESNARD, « Gilberte et Jacqueline Pascal au pays d'Auvergne », *Chroniques de Port-Royal* 31 (1982), 11-29.

MEZZADRI 2015 = AGATHE MEZZADRI, « Répétition lexicale et mémorisation : Une approche lexicométrique de l'infini dans les *Œuvres complètes* de Fénelon », *Semen* 38 (2015). URL: <https://doi.org/10.4000/semen.10299> (dernière consultation le 11 mars 2025).

MEZZADRI-GUEDJ 2020 = AGATHE MEZZADRI-GUEDJ, *Fénelon, du paradoxe à la répétition. Pur amour, pur style*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

MICHON 2018 = HÉLÈNE MICHON, « L'Abrégé de la Vie de Jésus-Christ de Pascal, entre poétique et spiritualité », *Anabases* 28 (2018), 181-195.

MICHON 2023 = HÉLÈNE MICHON, « Le combat de la chair contre l'esprit : une lecture de Paul à Port-Royal », *Chroniques de Port-Royal* 73 (2023), 51-65.

PAISSA, DRUETTA 2020 = PAOLA PAISSA, RUGGERO DRUETTA, *La répétition en discours*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2020.

PASCAL B. 1908-1914 = BLAISE PASCAL, *Ceuvres*, éd. LÉON BRUNSCHVICG, PIERRE BOUTROUX, FELIX GAZIER, Paris, Hachette, 1908-1914.

PASCAL B. 1964-1992 = BLAISE PASCAL, *complètes avec tous les documents biographiques et critiques ; les œuvres d'Étienne, de Gilberte et de Jacqueline Pascal et celles de Marguerite Périer ; la correspondance des Pascal et des Périer*, éd. JEAN MESNARD, Paris, Desclée de Brouwer, 1964-1992.

PASCAL B., PASCAL J. 2011 = BLAISE PASCAL, JACQUELINE PASCAL, *Les mystères de Jésus*, éd. GASPARD-MARIE JANVIER, Paris, Mille et une Nuits, 2011.

PASCAL J. 2003 = JACQUELINE PASCAL, *A Rule for Children and Other Writings*, éd. et trad. JOHN J. CONLEY, Chicago, University of Chicago Press, 2003.

PASCAL J. 2017 = JACQUELINE PASCAL, *A fianco di mio fratello Blaise. Lettere, opuscoli, versi*, éd. et trad. DOMENICO BOSCO, Brescia, Morcelliana, 2017.

RABATEL 2015 = ALAIN RABATEL, « Des répétitions dans le discours religieux: l'exemple des litanies », *Le Discours et la Langue* 7(2) (2015), 23-38.

RABATEL, MAGRI 2015 = ALAIN RABATEL, VÉRONIQUE MAGRI, « Répétitions, figures de répétition et effets pragmatiques selon les genres », *Le Discours et la Langue* 7(2) (2015), 7-22.

REGUIG-NAYA 2007 = DELPHINE REGUIG-NAYA, *Le Corps des idées. Pensées et poétiques du langage dans l'augustinisme de Port-Royal. Arnauld, Nicole, Pascal, Mme de La Fayette, Racine*, Paris, Honoré Champion, 2007.

SELLIER 1982 = PHILIPPE SELLIER, « Pour une poétique de la légende : La Vie de Monsieur Pascal », *Chroniques de Port-Royal* 31 (1982), 51-68.

SERCY 1653 = CHARLES DE SERCY (éd.), *Poésies choisies de Messieurs Corneille, Benserade, de Scudéry, Boisrobert, Sarrasin, Desmarests, Bertaud, S. Laurent, Colletet, La Mesnardière, de Montereuil, Vignier, Chevreau, Malleville, Tristan, Testu, Maucroy, de Prade, Girard, de Lage et plusieurs autres*, Paris, Charles de Sercy, 1653.

SERCY 1661 = CHARLES DE SERCY (éd.), *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant, avec le nom des auteurs tant des airs que des paroles. Suite de la première partie*, Paris, Charles de Sercy, 1661.

SINGLIN 2020 = ANTOINE SINGLIN, *Lettres*, éd. ANNE-CLAIRE VOLONGO, Paris, Garnier, 2020.

SOMMAVILLE, COURBÉ 1643 = ANTOINE DE SOMMAVILLE, AUGUSTIN COURBÉ (éds.), *Jardin des Muses ou se voyent les fleurs de plusieurs agréables poésies recueillies de divers auteurs tant anciens que*, Paris, Antoine de Sommaville et Augustin Courbé, 1643.

TIMMERMANS 1994 = LINDA TIMMERMANS, « La Religieuse parfaite et la théologie: l'attitude de la Mère Agnès à l'égard de la participation aux controverses », *Chroniques de Port-Royal* 43 (1994), 97-112.